

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

D'abord Clara l'écoutait avec une sorte de colère ; mais peu à peu cette voix douce, tranquille, insinuante, parut trouver le chemin de son cœur. Elle cessa de s'agiter, ses larmes coulèrent plus paisiblement et elle finit par tomber dans cette espèce d'abattement qui suit d'ordinaire les crises nerveuses ou les violents orages de l'âme.

Rachel, un peu rassurée, avait cessé de parler, et tout en retenant la main frémissante de sa compagne, elle attendait que Clara fut revenue à elle. Les sauvages, ayant fiché dans le sable leurs torches allumées, faisaient cercle alentour, contemplant avec stupéfaction cette scène extraordinaire. Pendant ce moment d'immobilité, le silence du désert avait quelque chose de lugubre, et c'était à peine si dans l'immensité des bois de maalys on entendait par intervalles de faibles bruissements.

Enfin Clara parut dominer son affliction ; elle dit à l'Anglaise d'une voix brisée :

— Pardonnez-moi, ma bonne Rachel, je dois vous paraître folle ; mais vous saurez tout un peu plus tard, et alors vous comprendrez... Oubliez les transports coupables auxquels je viens de m'abandonner ; je les expierai en acceptant avec résignation la peine de mes fautes.

Après une courte pause elle ajouta :

— Il ne nous reste plus rien à faire ici ; regagnons donc au plus vite l'endroit où la voiture nous attend... Je dois me souvenir que vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de redouter notre retour à Dorling.

— Peut-être le voyage sera-t-il impossible par cette nuit noire, répliqua miss Owens avec un soupir ; cependant il importe de sortir du bois et de nous rapprocher des habitations.

Clara était parvenue à se remettre sur pied à l'aide de sa compagne. D'abord elle sentait la tête lui tourner et ses jambes se dérober sous elle ; mais elle se raffermir peu à peu et annonça qu'elle était prête à partir.

Tête-de-Crin évaluait à deux milles seulement la distance qu'on avait à franchir pour atteindre Walker-station. Cependant ce trajet pouvait encore excéder les forces des deux jeunes filles, et surtout de Clara qui n'était plus animée par l'espoir de retrouver le diamant dérobé. D'ailleurs, la marche à travers les maalys devait être plus pénible et plus lente pendant la nuit. Chacun s'empressa donc de reprendre son rang, et bientôt toute la troupe se remit en route à la lueur des torches qui produisaient les effets les plus pittoresques sous ces voûtes de feuillage.

Les Australiens eux-mêmes semblaient impatients de terminer cette longue excursion dans les bois ; pour ces enfants de la nature, le sommeil devient un impérieux besoin dès que le soleil a disparu, et ils étaient impatients de retrouver leur couche de mousse, sous leur abri d'écorces. Ne comprenant rien, comme nous l'avons, à la conduite des deux jeunes filles blanches confiées à leur garde, ils ne pouvaient sympathiser avec les chagrins de Clara. Seul, Nez-Percé semblait avoir un vague pressentiment de la vérité, et il observait la pauvre enfant à la dérobée, comme s'il eût cherché un moyen de lui venir en aide dans son affliction.

XVI

LA STATION WALKER

Nous n'entrerons pas dans le détail des nouvelles

No 12

souffrances que Clara et miss Owens eurent à supporter pour sortir du Maaly-Scrub ; le lecteur en aura facilement une idée quand nous aurons dit que deux heures entières furent employées à faire un trajet de deux milles.

Enfin on atteignit le ruisseau desséché et un tableau moins sombre et moins désolé s'offrit aux regards des pauvres voyageuses. La lune, éclairant la plaine conjointement avec des myriades d'étoiles, rendaient inutiles les torches que l'on s'empressa d'éteindre. Un calme profond couvrait la campagne endormie ; l'air circulait vif et frais apportant les bienfaisantes émanations de la verdure et des fleurs. On retrouvait une nature clémente, après les taillis inextricables, les sables arides et l'atmosphère suffocante du désert des Maalys.

Aussi les deux amies semblèrent-elles subitement récréées ; elles respirèrent plus librement et échangèrent quelques paroles encourageantes. Leurs souffrances allaient cesser, et elles envisageaient sans trop d'effroi la nécessité où elles seraient peut-être de passer la nuit dans cette campagne paisible, sous la garde d'un serviteur fidèle et dévoué ; mais qu'on juge de leur étonnement et de leur inquiétude quand, arrivées à la place où elles avaient laissé le noir, elles ne trouvèrent plus ni John, ni la voiture qui les avait amenés !

Rachel crut d'abord que les guides s'étaient trompés et qu'on ne pouvait être à Walker-station ; mais Tête-de-Crin lui montra le toit du bâtiment qu'éclairait la lune à une courte distance, et elle-même reconnut parfaitement les fougères arborescentes sous lesquelles John s'était établi avec la voiture et le cheval quelques heures auparavant. Que pouvaient-ils donc être devenus ? Miss Owens s'imagina que le noir s'était couché sous un buisson et s'était endormi ; elle se mit à appeler avec force, s'attendant à le voir accourir tout effaré et confus de son défaut de vigilance ; mais rien ne bougea, aucune voix ne répondit à la sienne.

L'inquiétude commençait à gagner les deux jeunes filles.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ce pauvre John ? dit Rachel.

— Nous aurait-il abandonnées ? demanda Clara.

— Il ne nous a pas abandonnées, ma chère, je connais sa fidélité, et je suis convaincue que jamais volontairement... Mais alors où peut-il être ?

On consulta Tête-de-Crin et sa famille, aussi surpris qu'elles-mêmes de la disparition du noir. S'il eût été jour, ils eussent bien vite, avec leur habileté ordinaire à suivre une piste, reconnu quelle direction John avait dû prendre ; et malgré l'obscurité, ils se mirent à chercher les traces de l'homme et de la voiture sur le sable ou sur le gazon. Mais sans doute ils ne découvriraient rien de positif, car ils se bornaient à discuter entre eux, et Clara crut remarquer qu'ils jetaient fréquemment les yeux vers le bâtiment voisin. Son attention se tourna aussi de ce côté, et elle tressaillit en voyant une lumière briller dans la maison.

— Miss Owens, dit elle, on assurait que la station était inhabitée... voyez donc, il y a certainement du monde là bas.

— En effet, répondit Rachel, mais je suis certaine que M. Walker ne peut s'y trouver, car il a passé il y a deux jours à Dorling, se rendant à Melbourne ; et quant aux troupeaux, ils ont été conduits dans un autre canton, vu le mauvais état des herbages dans celui-ci.

— En l'absence du maître, il y a sans doute quelqu'un qui le remplace, et je gagerais que John impatienté de notre longue absence, aura cherché un refuge à cette habitation avec le char à bancs et le cheval.

— Et moi, dit Rachel en baissant la voix, je ne peux croire que John ait pris ce parti... Souvenez-vous de ce qu'il nous disait aujourd'hui encore du berger Burley !

— Mais il paraît certain que Burley est absent... Enfin, Rachel, dans l'impérieuse nécessité où nous nous trouvons, pourquoi n'irions-nous pas à la station nous informer de John, peut-être même demander l'hospitalité pour la nuit ?

Miss Owens réfléchit.

— Je ne sais pourquoi, reprit-elle, je préférerais tout autre arrangement à celui-ci... oui, j'aimerais mieux, je crois, aller chercher un abri dans le campement de Tête-de-Crin.

— Ce campement est loin d'ici, Rachel, et peut être serais-je incapable... Mais que craignez-vous donc ?

— Je ne saurais le dire ; je songe malgré moi à ces cavaliers suspects que nous avons aperçus au moment où nous nous engageons dans le Maaly-Scrub. Ne serait-il pas possible... ?

Rachel s'interrompt en voyant les Australiens se réunir en groupe compact d'un air d'effroi. En même temps un homme, vêtu à l'europpéenne, un grand fouet de squatter à la main, se montra tout à coup et dit en anglais d'une voix ironiquement bienveillante :

— Ah ! mes jolies miss, vous voilà donc enfin revenues de votre chasse aux papillons ? Il est bien tard pour que de jeunes ladies courent ainsi les bois !

Rachel avait reconnu le berger farouche de la station ; cependant elle répondit sans manifester aucune crainte :

— Est-ce vous, monsieur Burley ? Je croyais que l'habitation était déserte et que vous aviez conduit vos troupeaux dans le nord ? En tous cas, M. Walker ne saurait être encore revenu de Melbourne ?

— Ah ! vous savez cela ? dit Burley ; en effet, il n'est pas de retour encore, mais je le remplace ici. Entrez donc à la maison ; vous serez bien reçue, miss Owens, et aussi miss Brissot... Une charmante créature, sur ma foi !

Cette invitation, faite d'un ton railleur et familier, n'était pas de nature à calmer les appréhensions secrètes des deux jeunes filles.

— Je vous remercie, monsieur Burley, répondit Rachel, mais notre intention n'est pas de nous arrêter chez vous. La nuit est claire et nous désirons partir sur-le-champ pour Dorling où notre retard cause sans doute de vives alarmes à nos familles. Mais pouvez-vous me dire ce qu'est devenu mon domestique John ?

— Eh ! où serait-il, sinon à la station ? fallait-il laisser ce pauvre homme exposé au grand soleil ? Vous le trouverez à la maison, avec un verre de grog devant lui et une pipe de tabac... c'est de la bonne hospitalité anglaise. Quant au cheval, la malheureuse bête n'avait ici que de maigres touffes de gazon insuffisantes pour lui remplir la panse et je l'ai conduit dans le *run* où l'on trouve encore quelques herbages... venez donc ; vous verrez John et puis vous partirez, si vous en avez à fantaisie.

Clara et Rachel demeurèrent immobiles.

— Il est inutile que nous allions jusque-là, répliqua miss Owens ; je vous prie seulement de prévenir le domestique que nous l'attendons.

Burley fronça le sourcil.

— Ah ça ! mes jolies miss, vous défieriez-vous de moi, par hasard ?

— Non, non, monsieur, dit Clara avec effort ; mais nous sommes cruellement fatiguées ; nous aimons mieux attendre John à cette place, en compagnie de ces pauvres noirs dont nous avons éprouvé la fidélité et le dévouement.

— Ces noirs ! répéta Burley qui seulement alors parut s'apercevoir de la présence des Australiens ; que diable font-ils si près de moi ? Allons ! que l'on détale au plus vite, ajouta-t-il en se tournant vers eux et en faisant claquer son immense fouet ; on doit pourtant bien savoir de quel bois je me chauffe !

A vrai dire, Tête-de-Crin et sa famille s'attendaient, depuis longtemps à cette terminaison de l'entrevue, et ils s'étaient tenus à une distance respectueuse des interlocuteurs. Aussi, à la première démonstration menaçante de Burley, se mirent-ils à fuir en désordre